

La bombe qui venait d'ailleurs

IL EST RUSSE MAIS ÉCRIT EN FRANÇAIS. SON «REPAS DES MORTS» PROPULSE **DIMITRI BORTNIKOV** DIRECT EN LIGUE 1.



DIMITRI BORTNIKOV

«Repas de morts»

☆☆☆☆

Chef d'œuvre Il arrive parfois qu'un texte, dès sa première phrase, vous mette dans un état de sidération qui ne vous lâchera pas pendant sa lecture et vous offre l'intime conviction d'avoir affaire à l'un de ces textes majeurs qui vous marqueront à jamais. Même si, au fond, on ne sait pas trop de quoi il est question. De résurrection, peut-être. De deuil, sûrement. De la vie de son auteur, certes quelque peu revisitée (pas sûr qu'il ait été braqueur de banque ou mac) par une prose baroque et pas très orthodoxe.

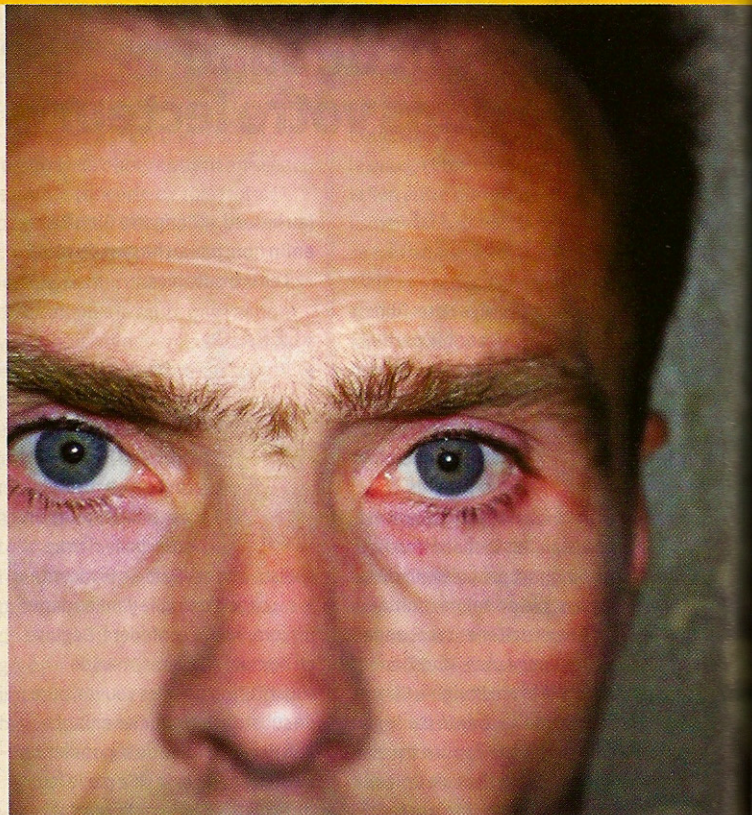
Venons-en aux faits: on tient avec «Repas de morts» de Dimitri Bortnikov l'un des romans français les plus hallucinants de ces dernières années. Ou, plus exactement, de langue française, car cet auteur venu d'ailleurs vient quand même de quelque part: la Russie. Là-bas, il a même reçu pour son roman «Le Syndrome de Fritz» – écrit alors dans sa langue natale – le Booker Prize russe. «Ce prix n'a pas changé grand chose, analyse-t-il aujourd'hui. Quand je serai mort,

les Russes ne se seront même pas aperçus que j'ai vécu.»

LÉGIIONNAIRE

Désormais, ce drôle de personnage, âgé de 43 ans, vit à Paris et, à l'image de Nabokov pendant sa période «Mademoiselle O», écrit dans la langue de Guyotat, Jauffret et Calaferte auxquels il est difficile de ne pas penser, en lisant «Repas de morts». A Céline, aussi: «Je l'ai pas lu, il paraît que c'est bien.» Au début, Bortnikov ne songeait pas à être écrivain, mais toubib. «Je suis né dans un hôpital et j'ai voulu y passer toute ma vie, car je voulais être du côté des souffrants.» Puis les aléas de la vie ont amené ce grand mystique à barouder dans l'armée, jouer les légionnaires et donner des cours de danse.

Ce qu'il retient de ces expériences pas forcément en harmonie? «La danse m'a appris à vivre, à glisser, à être fièrement humble, à tenir tête à tout, même quand mes chevilles ailées auparavant devenaient de plomb. A vivre dans le désespoir. La Légion, Mon Dieu, m'a appris à espérer jusqu'au bout de tous les bouts et même au-delà.»



CUISINIER CHEZ UNE COMTESSE

On ajoutera à ce CV atypique un poste de cuisinier chez une comtesse russe, vivant à Paris: «Je l'ai rencontrée dans une église russe et puis on est devenus amis. J'ai cuisiné, pour elle et pour ses invités, le bortch. Gorbatchev et puis sa femme venaient, l'ancien maire de Saint-Petersbourg aussi. Cette période était drôlement chaotique, on aurait dit une ville ayant eu une invasion de poux.»

On ne peut s'empêcher alors de lui demander quelle est la part autobiographique dans ce génial

fatras qu'est «Repas de morts». La réponse sera tout aussi énigmatique: «Il y en a beaucoup, mais j'ai transposé. Oui, il le faut. Je préfère être un fou dans l'asile qui prétend être sabré par le concombre de Moïse que de vivre une expérience inouïe mais non-transposable. Personne n'a besoin de véridicité, mais de la vérité – oui, eh comment!» Le mystère de l'étrange monsieur Bortnikov reste entier. A l'image d'un livre qui n'a pas fini de vous hanter.

→ Allia. 192 pages. 9 €.

Emilie Colombani